

## **Maîtres-chiens\***

*Charles Pennequin*

Que veut dire ce projet d'écriture que nous nous sommes donnés dans la vie? Pourquoi ce projet? Pourquoi projette-t-on d'écrire? Car l'écriture c'est bien quelque chose de compliqué qui projette l'homme. Pourquoi l'homme a-t-il besoin de se projeter? Depuis la nuit des temps l'homme a eu ce besoin, mais ce besoin s'est compliqué. L'âge se faisant, l'homme a compliqué son affaire. Son affaire n'était plus la grotte, son affaire est une autre histoire de grotte. C'est la grotte platonicienne, la grotte des philosophes qui ont besoin de se parler à des siècles d'intervalle alors que la parole dans l'homme s'est vue mourir. Elle se voit toujours mourir la parole dans l'homme. Car l'homme est avant tout un savant, un chercheur, un philosophe, un journaliste, un politique, c'est-à-dire un homme de télé. C'est-à-dire un homme de pouvoir qui a prise sur le destin de l'homme par la télé. Alors que l'homme, lui, pourrait suivre son destin machinique, qui est le destin de la complexité de chacun, que chacun ait sa place dans le destin de l'homme et on verrait peut-être changer le cours des choses. Mais le cours des choses ne changera pas de sitôt. Car le cours des choses c'est de voir à quel point l'homme a décidé dans son projet de foutre à l'eau tout espoir de réconciliation avec lui-même. Et ce n'est pas grâce à ces sortes d'hommes que l'homme peut se réconcilier, car ces hommes oublient la parole, la parole vivante et vibrante et vibronnante et impossible à digérer de chacun. Car chacun trace en lui son projet d'écriture, mais une écriture qu'on ne peut décoder, comme le font les philosophes orateurs devenus psy. Impossible à décoder tout ce qui est dans l'air et que jamais un de ses hommes ne s'est dit qu'il fallait s'accrocher, s'accrocher et tirer ce qui avait d'invraisemblable. L'invraisemblable de mes semblables n'est pas intéressant puisqu'il y a la conversation à travers

le temps, de la grotte platonicienne à la pensée des flics, des analystes à nos comptables. Donc, tout ça nous fait une belle jambe. L'homme a un projet asocial. C'est son projet actuel, devenir asocial et retourner à la bête. Non pas même y retourner mais tout faire pour remplacer et la nature et la bête. Toutes les bêtes. Chaque animal et chaque plante et chaque destin qui lui échappe. L'homme veut remplacer ça par son projet asocial. Il n'y a pas d'autre projet que celui de quitter son écriture personnelle pour retourner à l'imbécillité des peuples qui se laissent guider par quelques-uns. Et ce sont ces quelques-uns là qui ont guidé l'homme dans son projet suicidaire. En même temps, c'est un projet comme un autre. Tous les projets peuvent se valoir au bout du compte, car au bout du compte pourquoi serions nous pour l'homme, pour son destin? Pourquoi cela nous ferait-il chaud ou froid? Nous ne sommes pas de la bande des soignants qui veulent guérir l'homme et en le guérissant lui donner encore plus la marche à suivre, pour entrer définitivement dans son projet destructeur et personnel, Le projet personnel de l'humanité dans son ensemble, et non pas le projet personnel de la parole dans l'air que rien ne traverse, sauf celui qui veut s'accrocher et tirer. Tirer cette parole pour la mettre en plein dans la face de l'humain. Il n'y a que ce projet d'écriture là qui vaille, c'est-à-dire un projet qui parle à celui qui parle, le lecteur lambda qui a aussi un instant donné sa leçon. Mais les leçons de chacun restent dans l'air, personne n'y prend garde, surtout pas les dirigeants politiques et les patrons philosophes qui expliquent à tous les autres dirigeants du monde comment ne pas y prendre garde. Il faut traverser le siècle, disent en chœur ceux qui ont charge du troupeau. Il ne faut pas se soucier de l'homme dans son destin tout personnel, ou alors il faut le soigner de son écriture. Il faut poser la table de cet écrit et le soigner, le rendre clair, disent-ils. Rendre ce jus de chique complètement clair et buvable, disent-ils. C'est pour ça qu'on a inventé la science et la psychologie. C'est pour cela aussi que les philosophes réclament l'église, car la science ne suffit pas, il faut aussi l'église pour

tenir l'homme, car la science ne fait pas assez de mystère quant au projet farfelu de l'homme de remplacer tout par lui-même et ses machines. L'homme, nous l'avons dit, a inventé la bombe comme s'il avait inventé l'univers. Ce fut très simple, et il suffirait de penser un peu chez soi, dans sa cuisine, quelques instants, pour s'apercevoir que nous avons tous dans la tête les plans de la bombe qui ferait péter l'univers. Tout au moins la planète. Mais que ce projet n'arrive pas à son terme malgré tout, car il n'y a pas de possibilité de fuite. L'homme doit fuir quelque part avant de tout faire péter. Seulement c'est trop dur d'attendre. Il lui faut tout de même passer son temps à détériorer tout ce qui l'entoure. Il suffit d'entendre les gens le dire. Les gens le disent bien que l'homme a détraqué la nature, que les maladies sont une guerre inventée, que la météo est dirigée par quelques savants, que les fermiers ne lisent que de la philosophie. La philosophie des premiers âges de la guerre faite au destin positif de l'homme. Ce destin qui aurait été de s'écouter et d'écouter les vieux parler et toutes les paroles qui se mélangent et rentrent dans l'air pour dire la vie. Seulement, ils veulent tuer l'air. C'est la dernière invention. Tuer l'air, non pas seulement celui qu'on respire, mais celui qu'on accroche. Où ça s'accroche et où ça dit: «je va m'accrocher à ça une paire d'heures». Un projet finalement qui peut s'avérer sans fin, mais qu'on prend par paire d'heures. Un projet qui est de l'écriture pour soi et aussi pour l'autre, si l'autre veut bien, si l'autre n'est pas embouché et encanaillé et complètement pourri de paroles qui le destinent au projet asocial de l'homme dans son ensemble. Vous écoutez un patron philosophe ou un dirigeant politique parler, tout de suite il a des projets pour l'homme, l'homme dans son ensemble. Ce sont des bêtes coriaces. Mais le patron philosophe ne parle qu'à celui qui s'installera au pouvoir pour soigner l'homme, que ce soit le dirigeant politique, le patron de presse ou le génie scientifique. Il n'adresse même pas la parole à ses contemporains, ou alors il les caresse pour leur montrer que leur destin sera de remplacer l'animal domestique, qui lui-même a été inventé par l'homme

domestiqué et ainsi de suite... On s'en sort pas. Se prendre la cognée du monde n'est pas le projet de ces hommes qui nous dirigent d'une main ou d'une autre, d'une parole à travers le temps, et au début de ce temps une parole très significative qui dit que l'homme doit sortir de sa caverne pour commencer à domestiquer le monde et devenir le domestique de sa propre domestication. Au tout début, nous avons recherché les formes tout au fond des cavernes et c'est bien tout au fond des cavernes, avec la lumière qui danse sur les parois, que nous avons commencé à tracer les formes et à toucher ces formes que nous avons associées à celles de la pierre. Nous avons perdu la plupart des choses qui se sont dites à ces moments-là, à part ce pourcentage très infime de vie sur les parois, nous avons tout perdu pour ainsi dire d'un projet véritable de l'homme qui n'était pas de sortir pour vivre, mais de rentrer pour expérimenter. Rentrer totalement, mais après quoi? Après avoir senti et vécu et pris tout ce qui était prenable pour vivre l'expérience de l'intérieur, l'intérieur n'étant pas que le fond de la grotte mais le fond de la grotte signifiant le projet de l'homme qui était alors de se parler. Nous avons perdu le projet de se parler. Nous avons remplacé ce projet par celui de vivre de manière totalement asociale. Cela fait des milliers d'années que nous sommes gouvernés par l'église, c'est-à-dire par une forme de philosophie qui se dissimule, par les sciences humaines et les autres, les savants et les gouvernants et le projet risque d'aboutir de remplacer la vie par le concept. Le concept de vivre alors que la vie coule autour, il suffit de voir avec quelle rage n'importe quel individu est prêt à en découdre avec l'expérience. N'importe qui nous parle et n'importe qui pourrait prendre la place de n'importe qui, seulement aujourd'hui tout ce gratin de beaux parleurs nous dit qu'il faut surtout éteindre la science du n'importe qui pour la remplacer par celle du n'importe quoi dirigée et instruite, pas par n'importe qui, mais par quelqu'un à l'évidence persuadé de son destin qui embrasse le destin de l'humanité entière. Alors que chaque homme pourrait prendre son destin en main et n'en faire qu'à se

tête et rentrer dans l'expérience, l'expérience qui serait finalement d'écouter tout, de prendre tout, de voir tout et de tout reprendre à son compte. Il n'y a pas une seule parole vraie. Toutes les paroles sont vraies et donc s'entortillent. Il n'y a pas de vérité sauf un entortillement. Non pas un entortillement de vérités, mais un amas d'impossibles à digérer. Car il y a l'autre tout le temps avec son propre entortillement et chaque entortillement est une façon de dire la vérité. Il n'y a donc pas de vérités et ceux qui approchent de La Vérité la corrompent automatiquement. Ceux qui disent approcher La Vérité pourraient tout aussi bien nous dire, «Nous sommes allés au soleil et tout va bien». Nous passons notre temps à croire ces hommes qui disent s'être approché du soleil sans même se brûler. Le soleil on sait bien que ça brûle. Donc, les vérités de ces hommes qui disent détenir toutes les vérités, c'est-à-dire tous les sacs à malice et tous les entortillements de la terre, ne sont pas à prendre au sérieux. Ne votez pas pour ces gens, ne les lisez pas, ne passez pas votre temps à vous oublier pour penser à eux et à leur projet d'entortillement et d'asocialité. Asocialité dans le sens: nous avons le projet d'en finir avec tout, car nous sommes Dieu. La bombe est notre pensée. C'est la pensée finale et des militaires et la bande armée des philosophes et des politiques, qui sont des philosophes ratés, et de certains artistes, qui sont des philosophes ratés, et des scientifiques, qui sont des philosophes qui n'ont jamais pris au sérieux la philosophie des ratés et qui étaient plus croyant qu'on ne le pense. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils ont fait la science, pour remplacer l'église. Et l'église le savait et le sait toujours. Mais l'église maintenant est investie par les comptables et les scientifiques. Il n'y a plus d'autre possibilité que de se taire. Ou alors ramasser la parole tarée, c'est cela le projet d'écriture. Ramasser la plus tarée des expériences qui est l'expérience que tout le monde laisse échapper mais que personne ne rattrape, car il pense que ce n'est pas important, que c'est misérable, que l'homme a autre chose à foutre que de suivre ce destin misérable qui est de se coltiner tous les

signes pour en faire un bazar à l'intérieur de sa grotte personnelle. Pourtant, c'est ça le seul intérêt de parler. Le seul avantage par rapport à la bête. Et encore la bête n'a peut-être pas quitté cela. Chacune des bêtes a trouvé le moyen de faire circuler ça en dedans tout en se taisant, tandis que l'homme n'a pas trouvé le moyen de se taire. Il lui a fallu remplacer le monde par son bla-bla millénaire, alors qu'il aurait pu parler autrement. Mais il continue l'homme à parler autrement et dans le dos des institutions de l'homme. Il continue à verser sa bile pour rien, juste pour verser sa bile dans le dos des institutions de l'homme, trop préoccupées au destin de tous pour s'occuper de cette malheureuse petite bile qui ne vaut pas tripette. Tout ça, vous allez me dire, est bien simpliste, est une parole simpliste qui met tout le monde dans le même sac. Tout ça, vous allez me dire, est une parole trop simpliste pour être honnête et il faudrait couper le cheveu en quatre pour rendre compte de la complexité de la vie et détailler les tenants et les aboutissants et faire un livre aux formes mathématique où l'on serait forcé de ne rien oublier. Et tout ce qu'on oublierait, il faudrait le taire. Tout ça, vous allez me dire, est de la poésie et la poésie a le destin de toucher le cœur de l'homme et c'est déjà bien. C'est-à-dire ce n'est rien. C'est-à-dire qu'une fois lue on oublie. On passe son temps à oublier la poésie. Car la poésie n'est pas importante. Car la poésie est un chant qui s'est fait avec tout ce qui était accroché et qu'il a fallu à un moment donné tirer. Un moment à tirer ça, non pas au clair, mais tirer ça de où c'était pour l'étaler dans sa propre conscience, dans son imagination, dans sa tête toute pleine et tourneboulée. Alors, surtout n'écoutez pas les philosophes poètes qui disent aussi des mots à telle période et des mots à telle autre période, car ils savent bien que tous les mots se valent et que l'imagination c'est la même chose que les maths ou que la pensée pour le poète, que le poète prend tout ce qui passe dans l'époque et que le seul intérêt est qu'il joue avec. Il joue tout aussi bien avec la misère qu'avec la richesse. Le jeu et le rire est le seul projet valable pour l'homme, c'est ça qui l'amène à la création, et non

pas le sérieux philosophique et les discours politiques, car ceux-ci ne l'amènent qu'au désastre. Quand nous disons les philosophes, nous parlons aussi et peut-être même surtout du présentateur télé et de son patron de chaîne et aussi des journalistes et de tout ce corps philosophique qui remplit le cœur des universitaires et qui ont inventé une autre façon, pernicieuse celle-là, de jouer. Nous parlons tout autant du journaliste en général et des patrons boursiers que de celui qui a le projet de soigner l'homme et qui a inventé le meilleur moyen d'assécher la langue. Et le meilleur moyen d'assécher la langue c'est d'oublier de rire. Mais il y a des philosophes à la petite semaine, ce ne sont pas eux les gros bonnets, ils sont juste des gens de pouvoir immédiat qui ne font que répercuter les ordres lancés à travers les siècles par l'église, la science et l'ordre de la pensée cartésienne. Alors que, pour finir, nous nous trouvons plus éloignés des philosophes que des chiens. Beaucoup de gens parlent plus facilement à leur bête qu'à leur contemporain, car la bête parle, elle répond, elle semble répondre en tout cas à tout le discours philosophique qui a rempli la tête des maîtres-chiens depuis des millénaires. Car maintenant l'homme n'est plus qu'un maître-chien, et ne dites pas que nous avons la haine des domestiqués, les hommes sont domestiqués, mais dans leur niche ils inventent malgré tout, ils façonnent une boule incompréhensible face aux siècles de malheur et de mise en bière de toute vie possible. Ils façonnent tranquillement mais sûrement, malgré les morsures des maîtres, leur petite boule d'être qu'ils font rouler dans leur appartement pour vivre comme ils peuvent avec. Leur petite boule d'ignorance est la seule manière de répondre aux soit disant savoirs qui ont été fait pour eux. Si le savoir avait été fait pour l'homme, l'homme le saurait. Alors que là, il ne peut traîner que sa boule d'impossible, son boulet de science rabougri dans l'air vicié du monde façonné par les maîtres-chiens. Les maîtres-chiens qui dirigent par la télé et par Internet toutes les conversations du monde. On voit peu de conversations échapper, toutes les conversations retombent dans le moule,

le tuyau et le moule. Tout ça va du boyau à l'entonnoir pour finir en pâtée. La conversation est une pâtée et on voit bien qui peu manger ça. Qui mangera la pâtée télé et la pâtée du monde? Qui se prendra une pâtée à la prochaine guerre? Qui se prendra la pâtée de l'existence sans avoir pu en placer une? Personne ne peut en placer une. Et nous ne sommes pas aigris lorsque nous disons cela, nous sommes réalistes. Nous savons qu'on ne peut pas vivre tout en étant vivant. Comment vivre tout en étant vivant? Il faut réécrire la bande, réinventer la bande, la soutenir, la dupliquer, la repeupler, repeupler la bande c'est dire: Nous écoutons notre propre absence et nous revenons au lieu de l'écrit. C'est le seul moyen de se revoir en vie dans la vie tout en étant vivant, c'est-à-dire absent de tout. Nous sommes le public de tout sauf de nous-mêmes. Nous avançons en bande dans la nuit. La vie même est une nuit, un puits sans fond, un fond inatteignable sauf en restant sourd à tout sauf à ce qui se dit en secret, car tout ce que les gens disent dans les rues révèle des secrets. Ce sont les petites cachettes placées comme ça dans la parole de tout et de rien. C'est le secret qu'on peut entendre quand tout un chacun parle de tout et de rien. C'est en parlant de tout et de rien qu'on révèle tous les secrets du monde et de comment en revenir vivant. Revenir vivant du monde. Nous sommes revenus de nous-mêmes, c'est-à-dire que nous sommes revenus de tout, et comme disent les bons philosophes, *pour nous c'est cuit*. Car il y a des bons philosophes tout de même. Les philosophes qui suivent leur ligne et qui ne s'embarrassent guère des hommes politiques et de leur servant, ou des patrons et de leurs servants politiques accrocs aux analyses et aux statistiques. Il y a ceux qui ne s'embarrassent guère de passer pour des débiles à la télé, ceux-là sont les bons philosophes. Ils ne rient pas, ils sont cyniques. Ils rient mais dans les phrases. Leur rire est tourné dans la phrase. Leur rire est une sorte de grimace toute pliée dans la phrase. Tout comme les gens qui parlent dans la rue pour soi-disant ne rien dire. Ils ne disent pas rien puisqu'ils parlent de tout et de rien, comme les bons philosophes. Les



bons philosophes font également partie de la bande des joyeux drilles de la vie et non de la bande armée de chiens causants. Ils ont des grosses canines et causent au peuple. Il y a ceux qui causent au peuple d'en haut et ceux qui parlent au peuple par le bas. Ce sont les mêmes. C'est les mêmes chiens armés. Par contre il y a ceux qui bredouillent dans leur grimace toute pliée et dans des phrases à rallonge et qui rigolent. Ils font partie de la bande des joyeux drilles. Ceux-là ne vous diront pas de prendre les armes, ceux-là ne vous dirons pas comment manger et comment vivre en bonne harmonie tout en prenant les armes. Ceux-là ne vous diront pas comment résister politiquement et avoir bon goût et comment être au courant et prendre les armes. Comment être au jus avec le pouvoir ou non. Ceux-là ne vous parlent pas du tout de ce qui risque de vous arriver, tout ce qui va vous tomber sur la gueule et vous serrer de près. Ceux-là ne jouent pas les devinettes et vous obligent de vous terrer dans votre terroir et votre territoire. Ceux-là ne vous disent pas de retourner dans votre terrier en attendant la prochaine guerre et les prochaines maladies. Ceux-là ne vous inventent pas des tares nouvelles et ne font pas revenir les anciennes. Ceux-là ne vous font pas des crasses dans la têtes en vous expliquant psychologiquement et juridiquement et statistiquement que vous avez tort d'exister et qu'il va falloir commencer par vous tordre dans tous les sens pour prouver la valeur de votre existence, prouver qu'il y a un intérêt pour le monde, un intérêt quelconque et que vous restiez cet intérêt quelconque, sujet d'expérience et sujet de conversation. Conversation quelconque que vous êtes. Car ceux-là, je veux dire ces autres là, ne feront jamais de conversations expérimentales, comme nous le faisons, nous les joyeux drilles. Nous n'avons pas peur de nous livrer. Nous en disons de belles. Nous n'avons pas des conversations quelconques, nous ne voulons pas étudier le nouveau moyen de mettre de l'argent dans la bouche des gens. Car aujourd'hui, quand on est philosophe, on réfléchit à ça. A comment mettre de l'argent dans la bouche des naissants. A peine né qu'on lui

enfourne les aides pour vivre. C'est ça la révolution. Les nouveaux révolutionnaires pensent qu'il faut maintenant donner de l'argent au berceau. C'est la dernière pensée à la mode des philosophes d'avant-garde et des grands révolutionnaires. Comme si on ne pouvait pas parler d'autre chose. Comment enfourner dans les bébés tout l'argent. C'est l'idée lumineuse du moment. Comme si on ne pouvait pas avoir d'autres conversations. Comment entretenir les gens dès la plus tendre enfance. Comme si les gens ne s'entretenaient pas autrement. Tout le monde pense à s'entretenir autrement. Pas un humain qui ne pense à entretenir l'autre de son idée nouvelle. L'idée toute nouvelle qui naît en nous. L'idée est en nous, mais il faut qu'elle sorte. Pourquoi les idées doivent sortir de tous les gens? Dès la naissance on entretient l'idée. C'est l'obsession humaine. Les humains sont obsédés à l'idée. Dès qu'il y a un bébé, il y a une idée qui germe. La germination de l'idée se fait dès les premières couches culotte. Un bébé est déjà une somme d'idées. Le bébé naît dans un monde d'idées. C'est une belle prise de risque. Pourquoi devons-nous naître ainsi? Pourquoi autant pourris d'idées dès la naissance? La naissance nous pourrit à l'idée. En fait ce n'est pas l'homme qui naît dans le bébé, c'est l'idée. C'est une idée qui naît quand l'humain vient au monde. L'humain est vraiment une idée de trop. Etre dans le monde des humains est déjà une immense prise de risque. Un geste impensable. Une folie. Vivre est une folie. Mais surtout vivre parmi les humains. Vivre comme une plante peut-être considéré déjà comme une folie. Mais vivre comme un humain est une folie pure. Il ne faut pas avoir trop réfléchi pour faire partie des humains, de cette bande prête à tout. Il faut être pourri d'idées, c'est-à-dire qu'il ne faut pas avoir toute sa tête. Vivre parmi des gens qui sont capables, avec les instruments actuels, de faire les pires horreurs dans l'univers. Car un jour ou l'autre l'univers ne retiendra que cela. La pire horreur fut d'avoir hébergé l'humain en son sein. Ce fut sa pire œuvre à l'univers. Sa pire connerie et l'univers s'en souviendra. On ne retiendra pas forcément toutes

les belles œuvres humaines. Les belles idées qui nous ont pourri la tête. On retiendra surtout la pire bourde de l'univers. Car l'humain aura glissé sa peau de banane à l'univers. Il lui en glissera une tôt ou tard. Tôt ou tard il maîtrisera l'entièreté de l'univers et il fera ce qu'il veut. Et ce qu'il veut c'est glisser une peau de banane à l'univers. Ce qu'il vise n'est plus d'aller en haut de la montagne, mais de faire le tour complet de l'univers et de s'ennuyer ferme. Car l'homme s'ennuie ferme très vite. L'ennui est son fort. C'est là-dessus qu'il a battu à plat de couture tous les autres animaux. Ce n'est pas le langage ou l'intelligence ou le rire comme l'ont dit les philosophes et autres humains qui pensent. C'est l'ennui. Le total ennui à tourner en bourrique autour d'un objet. Ne sachant pas quoi faire et finalement brisant l'objet ou le martyrisant, s'il s'agit d'une bête ou d'une plante (ou d'un humain). Ou essayant sur lui toutes les expérimentations possibles, pour la bonne cause du simple ennui humain. Car l'ennui est la colonne vertébrale du génie humain. Sans ennui point de salut. Et pour son salut, il compte sur le génie humain l'humain. Et le génie humain c'est le moyen quotidien de nous en glisser une. Tous les jours de notre vie il y a un groupe d'humains quelque part qui, à l'appui des plus récentes découvertes, trafique en secret à foutre en l'air la possibilité de vivre en paix. On ne peut pas vivre en paix avec l'humain derrière le dos. Il faudra à un moment donné où à un autre qu'il nous en glisse une. Le chercheur trompe son ennui en réfléchissant à comment supprimer, lentement mais sûrement et avec une patience d'ange, tout l'air qu'on respire. Et ce depuis les saintes écritures. Et même avant. C'est même avant les saintes écritures et les premières philosophies que le chercheur, c'est-à-dire l'humain, s'est cru bon d'employer tout ce beau monde vivant de la terre pour son bon plaisir. C'est-à-dire employer tout ce beau monde qu'est le monde vivant à se détruire rien qu'en fréquentant l'humain. Et le *cogito ergo sum* devrait se mettre un peu de plomb dans la cervelle et s'avouer, se dire enfin Je suis le plus mauvais souvenir de l'univers. Car l'humain sera un jour le mauvais

souvenir de l'univers. Son triste sire en quelque sorte. Le *cogito ergo sum* pourrait se mettre ça dans le crâne. Tenir enfin ce genre de discours. Mais il n'y a pas de discours qui vaille. Il n'y a pas de pensée non plus. Penser ne tient pas debout. Penser ne fait rien tenir. Et dès qu'on pense à l'humain on dit une connerie. Penser est bon pour la connerie. Car penser est un rêve de poète. C'est-à-dire de vilain canard boiteux. Penser est en vérité une rigolade. Et les philosophes se sont bien foutu de notre poire. Car penser n'existe pas du tout. Quand vous voyez un philosophe penser, vous entendez tout de suite des mots. Une enfilade de mots. Et cette enfilade ne va pas. Il nous faudra une autre enfilade, pour contredire la première enfilade. Penser c'est faire de l'enfilade. C'est suivre un fil. Mais le fil de l'enfilade est contredit par un autre fil d'enfilade. Et toutes les enfilades qui s'enfilent contredisent la longue file d'enfilade. Cette même longue file d'enfilade qui contredisait déjà tout ce qu'on avait pu s'enfiler d'avance. Penser est donc prendre une longueur d'avance. Une avance sur recette comme on dit, sur ce qui sera complètement anéanti. Donc, penser à l'avance ne sert à rien qu'à préparer le futur anéantissement de sa propre parole. Il n'y a pas d'autre projet que d'anéantir sa propre parole dans la longue file d'enfilade de mots. Tous les mots qu'on nous a donnés pour nous taire. Tous les mots qu'on a voulu parler pour une bonne fois se taire. Penser est finalement la meilleure manière de fermer sa gueule.

\* «Maîtres-Chiens» est maintenant un extrait de *Comprendre la vie* paru aux Editions P.O.L au printemps 2010. Reproduit ici avec l'aimable permission de Paul Otchakovsky-Laurens. © P.O.L., Paris, France, 2010. Tous droits réservés.